

nelles, et se livrèrent au repos. Telle fut la première nuit de la naissance de Montréal.

Est-ce de l'histoire véritable ou une légende de chevalerie chrétienne? c'est l'un et l'autre. (1)

Et nous, à notre tour, nous demanderons : où trouver un tableau plus gracieux, une scène plus sereine et plus fraîche? Ne croirait-on pas lire un fragment d'épopée chrétienne?

Voulez-vous maintenant jeter un coup-d'œil sur la nature américaine telle qu'elle apparut aux Européens dans sa virginité première? Suivons, un instant, le Père Marquette dans sa découverte du Mississipi.

Au moment où nous le rejoignons avec son compagnon Joliet, ils laissent glisser leur canot d'écorce sur l'un des affluents du Wisconsin.

«La rivière serpentait à travers des lacs et des marécages qui disparaissaient sous des champs de folle-avoine; et, sans leurs guides, à peine auraient-ils pu suivre le vague et étroit chenal. Ils les conduisit enfin au portage, où, après avoir marché un mille et demi, à travers la prairie et les savanes, leurs canots sur les épaules, ils les lancèrent sur le Wisconsin, dirent adieu aux eaux qui coulent vers le Saint-Laurent, et se confièrent au courant qui devait les conduire ils ne savaient où,—peut-être au golfe du Mexique, peut-être à la mer du Sud, peut-être au golfe de la Californie. Ils glissèrent en paix sur l'onde tranquille, le long d'îles surchargées d'arbres et tapissées d'un réseau inextricable de vignes sauvages; le long de forêts, de massifs d'arbres, de prairies,—parcs et jardins de cette prodigieuse nature;—le long de halliers, de marécages, et de larges dunes arides; sous l'ombrage des arbres, qui, à travers leurs cimes, laissaient voir, dans le lointain, quelque sommet brisé, dont le puissant sourcil se baissait pour les regarder. Puis, à la nuit tombante, le bivouac, les canots renversés sur la plage, la flamme vacillante, le souper de venaison ou de chair de bison, la pipe durant la veillée, et le sommeil sous les étoiles. A l'aurore, quand ils se rembarquaient, le brouillard du matin flottait sur la rivière comme le voile d'une fiancée, puis se dissolvait aux rayons du soleil, jusqu'à ce que l'onde unie comme un miroir et que la forêt languissante se fussent endormies, sans voix, sous un soleil étouffant.» (2)

Certains critiques reprocheront à M. Parkman de trop sacrifier au coloris et à la mise en scène, de faire des tableaux à effet.

Quant à nous, nous avons notre préférence : nous admirons autrement un Corège qu'un Overbeck, une page d'Augustin Thierry qu'un récit de Bancroft.

Si nous voulions relever un défaut saillant au point de vue de l'art, nous dirions que l'auteur est trop prodigue de notes, d'ailleurs fort intéressantes, mais qui interrompent le récit.

C'est la seule réserve que nous ferons sur la forme; il nous en reste d'autres à indiquer sur des points plus importants.

(A continuer.)

## ÇA ET LÀ.

Nous avons fait, il y a quelque temps, un résumé des événements qui, d'après les prédictions, doivent arriver en 1872. Tous les journaux canadiens ont reproduit ce résumé dont on a changé la paternité quatre ou cinq fois. Pendant quelque temps, c'est du *Canadien* qu'on le reproduisait; après avoir ainsi voyagé, il a paru dans les colonnes du *Courier de l'Illinois*, d'où il a passé dans les journaux américains. Aujourd'hui, c'est le *World*, de New-York, qui a les honneurs de la paternité; il se fait même dire des choses désagréables pour cela. *L'Opinion Publique* ne voit pas, sans intérêt, les vicissitudes de ce pauvre enfant qu'on met à toutes les sauces; elle a même de la misère à s'empêcher de rire, quand il arrive, sous de nouvelles couleurs, de ses lointains voyages.

## UNE ENTREPRISE QUI PAIE.

La spéculation de MM. David, Laurent, Rivard et Drolet, sur les terrains de M. Comte, promet d'avoir un succès merveilleux. Ils ont déjà presque vendu pour le prix d'achat, et il leur reste les trois quarts de la propriété avec un marché à la hausse. On croit qu'ils réaliseront chacun \$80,000 pour leur part de profit. C'est une des plus belles spéculations qui se soit faite depuis longtemps.

Nos fortunés concitoyens ont eu la bonne idée de donner le terrain nécessaire à la construction d'une église au village St. Jean-Baptiste.

On a eu la preuve frappante de l'heureux effet que ces grandes spéculations produisent en faveur du progrès. Les propriétés adjacentes aux terrains de MM. David et Cie, ont augmenté de 25 à 50 pour cent. M. Lacroix, qui aurait donné ce qu'il avait là pour \$40,000, il y a quelque temps, a refusé \$400,000.

Si quelques hommes, sans une grande fortune, peuvent tant faire, que ne verrait-on pas si nous avions des manufactures, de ces grands industriels dont l'esprit d'entreprise fait si rapidement la fortune des villes où ils s'établissent.

On parle souvent de la prospérité de la partie ouest de la ville; elle est facile à expliquer. C'est là que se trouvaient les capitalistes, les hommes entreprenants, des gens qui ne laissent passer aucune occasion de s'enrichir et d'enrichir les autres.

Pour revenir à notre idée favorite, nous dirons que l'homme vraiment utile est celui qui ayant plus de fortune et d'intelligence que les autres, s'en sert pour augmenter le bien-être de la population et le progrès de son pays; pour donner du pain à celui qui veut travailler.

Aussi nous faisons le vœu que MM. David, Laurent, Drolet et Rivard, après cette grande entreprise, mettent leur intelligence et leurs capitaux dans l'industrie. Ce sera un placement aussi avantageux que l'autre, peut-être, et plus utile.

(1) *The Jesuits in North America*, page 207.

(2) *Discovery of the Great West*, p. 54.

## RUMEURS POLITIQUES.

On dit que M. Jetté se présente contre M. Cartier dans la Division-Est de Montréal. On parle aussi de M. David, membre pour la Chambre locale.

M. Gustave Drolet se présentera, dit-on, dans le comté d'Hochelaga sous les couleurs du parti national, l'hon. M. Dorion devant se présenter dans un comté où il sera élu par acclamation. Il est aussi question dans ce comté de M. Fauteux, riche avocat libéral.

Il est question de M. Rivard, à Yamachiche. Il paraît que la terre de M. Comte va faire pousser des candidatures.

M. Wilfrid Prévost, avocat de talent et un tribun remarquable, fera la lutte dans le comté des Deux-Montagnes; M. Prévost a l'avantage de joindre la fortune au talent.

L'hon. M. Ouimet se présentera à Jacques Cartier, ou ne se présentera pas du tout, à moins qu'il ne se présente ailleurs.

On dit qu'à Rouville, M. Cheval est bien ferré et prêt à rencontrer M. Poulin. Mais qu'il prenne garde, on n'est pas toujours poulin et le meilleur cheval trouve quelquefois son maître.

On pense que M. de Bellefeuille ne se présentera pas cette année dans le comté d'Iberville, mais qu'il pourrait bien aller à Hochelaga où il est bien connu et estimé.

Quelques-uns croient que Sir George se présentera dans le comté de Laval. On sait que M. Bellerose est à la veille d'être fait orateur, ministre ou autre chose.

Pourquoi ne nomme-t-on pas M. Rouer Roy, juge? disait l'autre jour un avocat bien placé. On n'a jamais pu savoir pourquoi.

Quand il s'agit de l'administration de la Justice, il est trois choses qu'un gouvernement devrait considérer.

- 1o. Payer, payer largement.
- 2o. Choisir prudemment le meilleur et le plus capable sans se soucier autant que possible des couleurs politiques.
- 3o. Nommer autant de juges qu'il en faut, plutôt plus que moins.

De ces trois choses, il y en a deux et demie dont on ne tient pas compte.

C'est le plus grave reproche que je ferais au gouvernement si j'étais l'un de ses adversaires.

Quand il s'agit de la justice, pas de concessions, la moindre faute est un crime. Le gouvernement ne devrait pas faire ses Pâques cette année, à cause de cela; ce serait triste pour ces messieurs, mais tant pis pour eux.

Il est des choses qu'un gouvernement ne devrait jamais laisser tomber dans le discrédit.

—Que devient le vrai mérite sous un gouvernement constitutionnel? disait un partisan du gouvernement absolu.

—Il est tout puissant répondit quelqu'un, quand les hommes qui gouvernent le veulent et que l'esprit public règne chez une nation.

L. O. DAVID.

## CAUSERIE FAMILIÈRE.

J'ai souvenance qu'un jour une gracieuse dame, dont le cher époux était absent depuis quelque temps, pleurait en ma présence parce que son aimable angora était subitement disparu. Peu lui importait l'absence de son époux, mais celle de son chat, elle en était inconsolable.

Singulière présomption, en me rappelant ce souvenir, j'ai repris ma plume de causeur. Qui sait, ai-je pensé, peut-être ces dames, qui chatoient tant les majestés fourrées du bon Lafontaine, se pâmeront-elles de plaisir en revoyant la mienne reparaitre sur la scène. Je ne vous dirai rien, mesdames, du bien ni du mal que cette vilaine engeance d'êtres poilus, qu'on appelle hommes, m'a dit de vous depuis 1871.

Cent volumes, sur ces deux points, ne seraient encore qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan.

Contons des cabrioles.

Perrault, dont *L'Opinion Publique* publiait dernièrement la biographie, était, me dit-on, aussi original que spirituel.

Un jour, un juge tout frais sorti de la coquille, bien plus jeune que Perrault, entre à l'office de ce dernier, se tient couvert, pose plusieurs questions.

Perrault reste muet.

—Mais, avez-vous perdu la langue? demande le juge.

Perrault appelle : un serviteur vient :

—Apporte-moi mon chapeau, dit-il, que je réponde à ce monsieur.

Bécharde, l'intelligent représentant d'Iberville, dinait un soir chez M. Cartier. Le ministre de la justice, en veine de belle humeur, gouaillait Bécharde, le qualifiait de républicain, et le priait, en cette qualité, de chanter la *Marseillaise*.

Bécharde, indisposé par un rhume inopportuniste, répondit :

—La république demande quartier (Cartier.)

Un ignoble calembourg, dont je demande pardon au lecteur. Je discourais depuis un bon quart d'heure sur la chute de l'empereur Napoléon.—Mon interlocuteur, ennuyé, s'écria :

—Soyez concis.

—C'est vrai, dis-je, mieux vaut être concis que que ciré qu'on scie.

Mon homme court encore.

Dans mes courses de février, j'ai fait l'heureuse rencontre du gentil lutin dont parle l'indiscrète Nina. Tout en me remettant le soin de la venger de son amie Nina, elle m'a avoué avoir, un jour, tenu tête à sept causeurs de première force.—

Depuis lors, je me creuse en vain la cervelle pour trouver le moyen de dire, sans mentir, qu'elle n'a pas une langue de sept.

Mon ami Grégoire est doué d'un appareil nasal à rendre des points à celui de feu le maréchal du Mans.

Un jour que je glosais incongruement sur cet objet, mon ami en parut piqué.

Pour le dédommager, je lui improvisai le quatrain suivant :

Messieurs, savez-vous une chose :

Un jour Grégoire se fâcha,

Devinez ce qui arriva....

—Son nez mignon devint tout rose.

Grégoire me conseille de traiter quelque sujet sérieux, afin de me bâtir une réputation d'homme sérieux.—Je me garde bien d'adopter cet avis.—Il suffit à ma vanité littéraire d'être riche.—Tant d'écrivains sont devenus fous pour s'être crus sérieux!

Puis, comment éviter *L'épave*... de l'ambition, quand nos épaules sont alourdies par le grand titre de penseur?—Des jeux pour se faire croquer par les *silhouettes*, (*six loups et... cœtera*.)

Enfoncés, les faiseurs de calembourgs!

Mon spirituel L. E. P. ne me disait-il pas aussi, ce matin, qu'on était sur le point de remplacer les droits d'auteurs par les droits de hauteurs.—Or, j'ai, des culbutes une peur du diable, et je connais trop la lamentable histoire de Michel Morin pour grimper en haut lieu.

*De brancha in brancham d'gringolat atque facit pouf!*

Brrrr! je sens se briser mes pauvres os.

Non, non, me dit Horace :

*Fortiter occupa portum.*

De par le diable, mon doux et beau rédacteur de *L'Opinion*, vous venez de m'embêter singulièrement.

Un esprit de ténacité, tel que celui dont je suis doué saisit avec avidité toute occasion de se nourrir de son met favori. Aussi avec qu'elles délices n'ai-je pas l'autre jour dévoré votre petit article "les grandes noirceurs."—Jugez de mon désappointement, lorsque, lecture faite, je reconnus que ces lignes avaient été tracées par ma main et publiées par la *Nation*.

—Damné de David, m'écriai-je en frappant du poing, m'embêter ainsi.—Me forcer de me relire : péché dans lequel je ne suis jamais tombé!

Vous l'avouerez-je, cette reproduction de mes écrits par un homme dont on lira bientôt la silhouette, m'a donné presque une pensée d'orgueil.—Si j'allais être quelque chose en fait de plume?—Tais-toi, malin lecteur, n'ajoute pas plume de dinde, ou je rentre sous terre.

Où la vanité va-t-elle se nicher.—J'ai honte.

Me serait-il permis de déclarer à vos lecteurs que j'ai trouvé votre article sur l'industrie, bien touché, bien tapé.—Hélas! j'ai peur que nos passeurs de lois passent tout cela sans y rien voir.

Les piliers du célibat se pâmeront sans doute si je leur confesse qu'un de ces soirs passés, j'ai surpris mon vieux garçon, rimaient presque des vers d'amour. Je les cite à titre de renseignement.

Les jeunes gens du mariage  
Causent souvent légèrement :  
Ils prétendent qu'un bon ménage  
Est aussi rare que l'argent.  
Or moi, je suis d'avis contraire,  
Je crois qu'une femme d'esprit  
D'un vieux garçon fait bien l'affaire  
Et que le bonheur sourit.

Un cœur franc, loyal et sincère  
Ne ment jamais, c'est se flétrir ;  
Quand il soupire et dit : Ma chère !  
Ne croyez pas qu'il peut mentir,  
Si l'amour est une médaille  
Cette médaille est sans revers ;  
Et si ce n'est qu'un feu de paille,  
Ce feu consume l'univers.

Un jour, devenu sage,  
Je bercerais sur mes genoux  
Charmante vieille au doux visage,  
De bruns bébés, des vrais matous.  
Comme alors nous rirons ensemble!  
Ma vieille et moi, de vieux galants  
Dont l'âme hélas! de regrets tremble  
Au souvenir de leurs vingt ans!

Ce n'est pas tout, mais en prince libéral, je te fais grâce du reste, lecteur. De par St. Agathon, je crois qu'un jour je sauterai le Rubicon... du célibat. Au demeurant, le cœur est bon; seule la folle du logis se montre parfois revêche et acariâtre.

Assez de folies : un grain de sérieux maintenant.

La Compagnie de Stanstead, Shefford & Chambly a définitivement résolu de prolonger sa voie ferrée jusqu'à Montréal. Les travaux commenceront au printemps, et la ligne Foster se continuera de Farnham à St. Césaire, de là à Ste. Marie de Monnoir, puis à Chambly, puis selon toute probabilité, joindra à St. Hubert la ligne du Grand-Tronc.

On donne presque l'assurance que nous irons à Montréal en chars l'automne prochain.

Marieville, mars 1872.

JOSEPH.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de M.M. Tansey & O'Brien qui se trouve dans nos colonnes pour la première fois. Ces M.M. exposent actuellement à leur ateliers deux magnifiques statues en marbre blanc—représentant l'une la Vierge Marie, et l'autre St. Joseph—ces deux statues sont destinées à l'Eglise St. Anne de cette ville.